

P. o. gall. 2622 I

60:81

**NOUS AUSSI,
NOUS L'AIMONS!**

OU

2622 I

**LA FÊTE DU FAUBOURG ST.-ANTOINE,
VAUDEVILLE EN UN ACTE,**

Dédié aux HABITANS du Faubourg SAINT-ANTOINE,

PAR M. MARÉCHALLE.

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le
16 septembre 1815.*

Braves gens ! Et l'on a pu se tromper un
instant sur vos véritables sentimens !

Scène IV^e.

Prix : 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

**CHEZ M^{me}. MASSON, Éditeur de Pièces de Théâtre, de
Musique et de Librairie, rue de Richelieu, n^o. 7, en face le
Théâtre Français.**

1815.



PERSONNAGES.**ACTEURS.**

M. DORVAL, riche négociant du faubourg Saint-Antoine ,
HENRI, son fils, officier Français,
Mad. LEBLANC, }
LOUSE, } ses filles,
JULIETTE, }
GABRIELLE, sa nièce,
TOURNANT, tourneur de chaises,
THOMAS, charbonnier,
SANS-QUARTIER, grenadier,
UN OFFICIER écossais, blessé,
VICTOR, }
FELIX, } tambours
THÉRÈSE, servante de cabaret,
BABET, servante de M. Dorval,
Un Ouvrier platrier,
Peuple du faubourg.

M. PHILIPPE.
M. ISAMBERT.
Mad. ARSÈNE.
M^{lles}. CLÉMENCE.
VIRGINIE.
Mad. S.-AULÈRE.
M. ÉDOUARD.
M. FONTENAY.
M. HYPOLITE.
M. SÉVESTE.
M^{lle}. MINETTE.
Mad. DEVILLE.
M^{lle}. BETZY.
M^{lle}. LOUISE.
M. CARLE.

La Scène se passe au faubourg Saint-Antoine, le jour de la Fête du Roi.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : Ces Postillons sont d'une maladresse. (Du petit Courrier.)

QUAND d'un Prince chère à la France
Nous chantons ici les vertus ;
Nous devons à votre indulgence,
Avoir quelques titres de plus.

Pourrions-nous craindre aujourd'hui pour la pièce ?
Quand c'est le Roi que nous fêtons !
Tous les Français disent, avec ivresse,
Nous aussi, nous l'aimons !

1859

NOUS AUSSI, NOUS L'AIMONS!

OU

LA FÊTE DU FAUBOURG ST.-ANTOÏNE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un salon. Au lever du rideau, madame Leblanc, Louise, Juliette, Gabrielle et Babet, sont occupées à faire des bouquets, des guirlandes, des drapeaux blancs, etc., etc.

MADAME LEBLANC, GABRIELLE, LOUISE,
JULIETTE, (*assises et travaillant*) BABET,
(*debout derrière elles*).

CHOEUR.

AIR : *De Piron chez Procope.*

FINISSONS gaîment notre ouvrage,
Pour célébrer un jour si doux !
Ce jour est pour nous sans nuage,
Puisque Louis est parmi nous.

GABRIELLE.

Partout se montrant équitable,
Ce bon Roi comblera nos vœux ;
On sait qu'il est infatigable,
Quand il faut faire des heureux.

CHOEUR.

Finissons gaîment notre ouvrage, etc.

MAD. LEBLANC.

Je crois, mesdemoiselles, que tout cela ne servira pas.

GABRIELLE.

Ne pas célébrer la fête du Roi ? cela est impossible.

MAD. LEBLANC.

Nous n'avons pas entendu crier le programme comme de coutume.

JULIETTE.

Et personne qui puisse nous apprendre quelque chose de positif.

MAD. LEBLANC.

Mon père, le plus riche marchand du faubourg Saint Antoine devrait bien transporter son établissement dans le quartier du Palais Royal, au moins nous saurions des nouvelles : ici nous ne voyons personne.

LOUISE.

Comptez-vous pour rien M. Tournant notre voisin?

GABRIELLE.

Je ne puis le souffrir.

MAD. LEBLANC.

Je sais bien pourquoi vous ne l'aimez pas.

GABRIELLE.

Et moi je sais bien pourquoi vous l'aimez.

MAD. LEBLANC.

C'est parce qu'il vous fait la cour et qu'Henri, mon frère, vous occupe toujours.

GABRIELLE.

Sans lui nous n'aurions pas à loger cet officier Écos-sais, et vous eussiez été bien fâchée qu'il allât de-meurer ailleurs.

LOUISE.

Ma sœur, vous direz tout ce que vous voudrez, mais j'aime mieux nos Français et j'envie le sort de Gabrielle, elle aime notre frère, elle en est aimée, elle n'attend que son retour pour se marier.... Ah ! ma sœur Gabrielle est bien heureuse !

MAD. LEBLANC.

Heureuse !... Ah ! si vous saviez à quoi expose le ma-riage !

GABRIELLE.

Mais à rien de sinistre, que je sache.

MAD. LEBLANC.

Jetez donc les yeux sur mon sort, veuve à vingt-deux ans, ma position ne vous paroît-elle pas bien triste ?

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

Redouter qu'on la fronde,
S'attrister et gémir ;
Se retirer du monde,
Renoncer au plaisir ;
Fuir jusqu'aux moindres preuves
De tendresse et d'amour ;
Ce sont bien-là les veuves...

GABRIELLE.

Oui, les veuves d'un jour.

Même air.

Rechercher les hommages,
Promptes à les saisir ;
De tous leurs avantages,
S'armér pour réussir.
D'amour vouloir des preuves,
Ailleurs qu'en un roman.
Ne sont-ce pas les veuves?...

MAD. LEBLANC.

Oui, les veuves d'un an.

GABRIELLE.

Si mon cousin étoit à Paris avec le Roi, je serois plus tranquille.

MAD. LEBLANC.

Il est Français, il y sera bientôt.

GABRIELLE.

Mais peut-être pas assez-tôt ; d'après la résolution de mon oncle, si Henri n'arrive pas aujourd'hui même, je me vois forcée d'épouser M. Tournant.

JULIETTE.

Que je serois contente de te voir mariée !

GABRIELLE.

Je serois bien contente aussi, si le mari me convenoit. Mais quelle idée a mon oncle de vouloir que ce soit le jour même.....

LOUISE.

Il a raison. Ce jour doit porter bonheur ; et si l'on pouvoit marier toutes les filles du quartier, j'en connois beaucoup qui ne feroient pas tant de façons, je t'assure.

GABRIELLE.

Mais, je ne fais pas de façons du tout ; que l'on me donne mon cousin et je l'épouse de suite. Mais voici M. Tournant.

MAD. LEBLANC

Et notre officier écossais.

S C È N E I I.

LES MÊMES, TOURNANT, L'OFFICIER.

TOURNANT, *entrant un peu avant l'Officier.*

(*à l'Officier*) Venez, venez, mon ami. (*aux dames*)

Mesdames , j'ai bien l'honneur de vous saluer. (à Gabrielle) Mon hommage à la charmante Gabrielle.

JULIETTE (à M. Tournant.)

Avez-vous entendu le canon ?

TOURNANT.

Certainement. C'est le Gouverneur de Vincennes qui a annoncé , par des salves d'artillerie , la fête du Roi.

MAD. LEBLANC, (avec enthousiasme)

Ah ! le brave homme !

L'OFFICIER.

Je voyois avec le plaisir de la satisfaction la petite famille dans le rassemblement. Je ne me apercevois pas que je avois quitté le jardin.

TOURNANT.

Comme il est galant notre , officier !

MAD. LEBLANC. (à l'Officier)

Comment va votre blessure ?

L'OFFICIER.

Le coup il avoit été donné bien , comme il faut. Ces Français ils se battoient comme des démons. C'étoit la justice à rendre à eux pour le ardeur et le courage , ils en avoient beaucoup : et je étois très-content d'être blessé.

TOURNANT.

Ah ! vous êtes content ? Voilà qui est étrange.

L'OFFICIER.

AIR : *Vaudeville du petit courrier.*

Le fait n'étoit pas étranger ,
Le Français , vous pouvez m'en croire ,
Au champ d'honneur voit bien la gloire ,
Mais il ne voit pas le danger.
Ce n'étoit pas plaisanterie ,
Moi , j'étois content et très-fort ;
Ma blessur' me sauva la vie ,
Oui , sans elle , je serois mort.

TOURNANT.

Vous ne devez pas aimer les Français ?

L'OFFICIER.

Moi , ne pas les aimer précisément ; mais moi , les admirer toujours.

TOURNANT.

Et les Françaises ?

L'OFFICIER.

Les Françaises?... Elles nous étoient bien chères !... Mais je vous le répète , les Français , ils avoient des droits à notre estime ; ils étoient spirituels jovials , fidèles...

MAD. LEBLANC.

TOURNANT, *à part.*

On voit bien qu'il arrive d'Angleterre.

L'OFFICIER.

Oui, fidèles à la gloire, et braves par dessus tout.

AIR : *De la Hullin.*

Tant de valeur et de succès,
Brilleront toujours dans l'Histoire ;
J'en ai gardé dans ma mémoire,

Des traits,

Qui ne s'effaceront jamais.

Celui-là, sur la tranchée

Voit la trame de ses jours,

Au moment d'être tranchée,

Et tient toujours

De frivoles discours.

Cet autre bien plus sérieux,

En furieux,

Vole et se précipite,

Dans sa course il met tout en fuite ;

Et vainqueur,

Meurt,

En semant la terreur.

Sans faire

Un pas en arrière.

Là, de nobles bataillons

De leurs morts, jonchent la terre,

Sous le feu de nos canons.

Rendez-vous, généreux soldats,

Le sort le veut, chacun leur crie.

Non, qui veut illustrer sa vie,

Répondent-ils : Meurt et ne se rend pas.

MAD. LEBLANC, *avec force.*

Cette réponse est admirable !

L'OFFICIER.

C'étoit pour sauver un de ces braves, que j'avois reçu
cette blessure ; mais je me en applaudissois tous les jours.
De tels hommes, ils étoient trop rares, pour que de quel-
que Nation que l'on soit, on ne cherche pas à leur con-
server la vie.

TOURNANT.

De tels hommes sont trop rares, dites-vous ? Ah ! ce
n'est pas dans l'armée française.

GABRIELLE.

Mais, M. Tournant, vous voyez nos préparatifs, et
vous ne nous parlez pas de la fête du Roi.

JULIETTE

Ma sœur croit qu'il n'y aura pas de fêtes publiques.

TOURNANT.

Allons donc, vous n'y pensez pas. Et que diroient tous

les Français ? Il faut des fêtes, des fêtes publiques, des fêtes brillantes. Il faut que les étrangers soient témoins de l'attachement que les Parisiens ont voué au meilleur des Rois ! (*On entend crier vive le Roi !*). Ah ! mon Dieu quel bruit !

MAD. LEBLANC.

Ce sont les réjouissances qui commencent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL.

DORVAL, *ayant entendu Mad. Leblanc.*

Oui, ma fille, mais elles sont d'un caractère tout nouveau.

MAD. LEBLANC.

Expliquez-vous.

DORVAL.

Il n'y aura pas de fêtes publiques.

MAD. LEBLANC.

J'en avois un secret pressentiment.

GABRIELLE.

Quel malheur !

MAD. LEBLANC.

Ne pas célébrer la fête d'un si bon Roi !

LOUISE.

Cela est bien mal !

TOURNANT.

Mais non, c'est bien vu, très-bien vu. Au fond, ces fêtes-là ne prouvent rien, ce sont de vaines dépenses et nous avons besoin de faire des économies.

DORVAL.

Oui, comme l'ont dit nos magistrats, de l'unanimité des vœux, de l'harmonie qui régnera dans leur expression, de l'ensemble de toutes les modestes fêtes de famille qui termineront la journée, résultera une fête vraiment nationale, sans faste et toute offerte par le cœur.

AIR : *De Marianne.*

A cette nouvelle imprévue,
Il faut voir tous nos habitans,
Courir, s'arrêter dans la rue, ...
De cet ordre ils sont mécontents.
Chacun s'écrie,
La calomnie

Sur nous encore a versé son poison ;
 En dépit j' pense,
 De l'ordonnance ;
 Chansons,
 Lampions
 Vont pleuvoir à foison.
 Comme aut' fois, ben sur, par méprise,
 On nous f'sait, vous le savez bien,
 Parler sans que je disions rien :
 J' parl'rons sans qu'on nous l' dise.

MAD. LEBLANC.

Que cet enthousiasme est naturel !

DORVAL.

Il attendoient avec impatience, le jour de la Saint-Louis, pour prouver qu'on les calomnoit en les croyant moins affectionnés au Roi, que les habitans des autres quartiers de Paris. Alors nous nous sommes réunis plusieurs des principaux marchands et fabricants du faubourg, et nous avons ouvert une souscription dont le produit est destiné non-seulement à une fête publique mais à soulager des malheureux que des charges extraordinaires viennent de mettre dans le plus grand embarras.

L'OFFICIER.

Cela étoit bien, très-bien, infiniment bien.

MAD. LEBLANC.

Ah ! mon père vous ne pouviez célébrer la fête du Roi d'une manière plus digne de lui.

TOURNANT.

Mais, M. Dorval, dites-moi donc comment il se fait que, moi Tournant, connu depuis ving-cinq ans pour le plus habile tourneur du faubourg Saint-Antoine, je n'ai pas été prévenu de toutes ces dispositions.

DORVAL.

Mon cher Tournant, vous n'étiez pas chez vous.

TOURNANT.

J'en suis fâché, désespéré..... J'aurois voulu contribuer.....

DORVAL.

La souscription n'est pas fermée.

TOURNANT, à part.

Ah ! diable !

MAD. LEBLANC, à Dorval.

Vous avez sans doute commencé par faire entre vous une somme considérable?....

DORVAL.

Nous avons déposé chacun six cents francs.

TOURNANT (*à part*).

Je suis très-content de ne pas m'être trouvé chez moi, j'aurais été obligé de faire comme les autres; et ma foi, six cents francs ne se trouvent pas sous le pied d'une chaise.

DORVAL.

Je vous l'ai dit, mon cher Tournant, la souscription n'est pas fermée, et si vous voulez descendre au bureau établi pour recevoir le don de chacun, vous verrez comme ils se pressent! Jeunes, vieux, riches et pauvres, tous veulent contribuer à cette bonne action.

TOURNANT.

Je le crois bien. Mais j'attendrai quelques instans, je craindrais de me faire blesser dans la foule. Je puis toujours vous donner.... un excellent avis. Celui de mettre beaucoup d'économies dans toutes vos dépenses; les magistrats donnent l'exemple, il faut le suivre....

DORVAL.

Soyez tranquille, nos cœurs feront tous les frais de la fête!

TOURNANT.

Alors vous êtes en fonds.

DORVAL.

Laissez faire les habitans de ce faubourg, livrés à leurs propres mouvemens, ils prouveront et la vivacité et l'unanimité de leurs sentimens d'amour pour le meilleur des Princes.

TOURNANT.

Et quand ils feroient quelques sacrifices, ne les doivent-ils pas à celui qui leur ramène les douceurs de la paix, les avantages du commence et la prospérité, attachés inconstablement à un gouvernement légitime.

GABRIELLE.

Mon oncle, tout cela vous causera beaucoup d'embarras et alors mon mariage....

DORVAL.

Se fera, ma nièce, plus il y aura d'heureux; plus la fête sera brillante.

GABRIELLE (*à part*).

Suis-je assez malheureuse!

TOURNANT.

J'en étois sûr. M Dorval ne manque jamais à sa parole. « Si le 25 août mon fils n'est pas arrivé, Gabrielle épousera mon ami Tournant ». Voilà ses propres expressions et vous y avez souscrit.

GABRIELLE.

Vous avez raison , mais la journée n'est pas passée.

DORVAL , (à mad. Leblanc).

Son retard et son silence me causent une inquiétude...

MAD. LEBLANC.

Que son retour calmera.

DORVAL.

Il faut l'espérer. Mais j'ai des ordres à donner et je vous laisse,

GABRIELLE.

N'entendrez-vous pas les couplets que Charles nous a envoyé de son Lycée ?

DORVAL.

Ne pas entendre des couplets de mon fils ! chante , chante , mon enfant.

TOURNANT.

C'est trop juste.

GABRIELLE.

AIR nouveau de Doche.

Tompant , hélas ! notre espérance ,
Un jour l'aquilon destructeur ,
Chassa de notre belle France ,
Les Lis qui faisoient son bonheur.
Toujours de nouvelles allarmes ,
Sur leur sort , nous ont fait gémir ;
Et , quoiqu'arrosés par nos larmes ,
En France ils ne pouvoient fleurir.

Ils étoient sur une autre terre ,
Et les Français pleuroient , hélas !
En songeant aux maux de la guerre ,
Lorsqu'une voix leur dit , tout bas :
Bannissez de justes allarmes ,
Vos peines vont bientôt finir.
Trois mois arrosés par vos larmes ,
Les Lis , enfin , vont reflleurir.

Des princes le parfait modèle ,
A votre amour sera rendu .
Un peuple soumis et fidèle .
Sait apprécier sa vertu .
Loin de lui le fracas des armes ;
De la paix vous allez jouir :
Des Lis arrosés par vos larmes ,
Tôt ou tard devoient reflleurir .

DORVAL.

Bravo , bravo , mon enfant.

TOURNANT.

Ces couplets sont charmans !

DORVAL.

Ils m'ont fait un plaisir !....

L'OFFICIER.

Mademoiselle , elle avoit chanté bien infiniment , beaucoup fort.

DORVAL.

Et je veux l'en récompenser. Tu sais , mon enfant , que je n'ai jamais fait un couplet. Eh bien ! la circonstance va me rendre poète. Je vous promets ce soir une chanson pour notre bon Roi.

TOURNANT.

Et moi aussi.

DORVAL.

Je ferai comme beaucoup d'autres , je laisserai parler mon cœur , à défaut d'esprit.

TOURNANT.

Et moi aussi.

DORVAL.

Et crois moi , mon enfant , son langage n'est pas celui qui plaît le moins à notre Monarque. Ce soir , comme de coutume , nous boirons à sa santé.

TOURNANT.

Ah ! parbleu ! et moi aussi.

DORVAL.

Et nous crierons tous , Vive le Roi !

TOURNANT.

Et moi aussi.

TOUS.

Vive le Roi !

DORVAL.

Ensuite , nous célébrerons le mariage de Gabrielle , et nous passerons toute la nuit à danser.

TOURNANT.

Et moi aussi , ah ! quand je dis toute la nuit , cela me sera difficile , voyez-vous , à cause de ma goutte.

DORVAL.

J'espère , mon Officier , que vous prendrez part à nos plaisirs ?

L'OFFICIER.

Certainement. Je étois gai , très-gai , et les fêtes , et les plaisirs , et les dames , ils ajoutoient encore à mon enjouement ordinaire , voyez vous.

TOURNANT, (*à part*):

Diable! quelle gaité! (*à Dorval*) Ah ça! mon ami; je retourne chez moi, il le faut absolument.

(*Chœur dans la coulisse.*)

AIR: *Vaudeville de Bancelin.*

Livrons nous à l'allégresse,
Que chacun ici s'empresse,
Et montrons tout'not' tendresse
Pour not' Roi chéri!

TOURNANT.

A qui en veulent donc ces gens là?

DORVAL.

Rassurez vous, ces gens là n'en veulent à personne.

TOURNANT.

C'est égal, vous ne devriez pas les laisser entrer ici.

DORVAL.

Pourquoi donc? ils m'apportent, j'en suis sûr, leurs épargnes pour la fête.

TOURNANT.

Ils apportent, dites-vous? il faut les recevoir; on doit même aller au-devant d'eux.

GABRIELLE.

Je vais chez ma grand'maman.

JULIETTE.

J'irai avec toi.

TOURNANT.

Je vous accompagnerai, et je vous ferai voir les préparatifs de la fête. Venez, venez, ma petite femme.

AIR: *Verse encore, encore,*

A ce soir, ce soir, ce soir, ce soir,
Pour Henri plus d'espoir,
Le sort me favorise.

GABRIELLE.

Ah! ce soir, ce soir, ce soir, ce soir,
Pour tromper votre espoir,
J'espère, ici, le voir.

TOURNANT.

Vous avez ma foi,
La vôtre m'est promise;
D'hymen, sans effroi,
Suivez la douce loi.
Je la tiens, je croi
Oui, voilà ma dévise.

(*Par inspiration*)

(14)

DORVAL.

C'est....

TOURNANT.

Vive le Roi,

Vivent ma femme et moi.

Ah ! ce soir, ce soir, ce soir, ce soir, etc.

(*Il sort avec Gabrielle et Juliette.*)

SCÈNE IV.

DORVAL, L'OFFICIER, MAD. LEBLANC;
LOUISE, THOMAS, SANS-QUARTIER,
ouvriers plâtrier, forgeron, menuisier en habit de travail.

SANS-QUARTIER.

J'vous dis que nous trouverons à qui parler.

CHOEUR.

Livrons nous à l'allégresse !
Que chacun ici s'empresse,
Et montrons tous not' tendresse
Pour not' Roi chéri.

THOMAS.

En vain d' faux récits
Sur not' compte, partout s'ont fait lire.
Quoiqu'on ait pu dire,
Ça n' nous a pas noircis.]

SANS-QUARTIER.

C' prince en qui la France
Met son espérance,
Est bien sur aussi,
D' nous avoir pour appui.

CHOEUR.

Livrons nous à l'allégresse, etc.

DORVAL.

Que voulez-vous, mes amis ? Eh ! c'est le père Thomas et tous mes voisins !

THOMAS.

Nous mêmes, M. Dorval.

DORVAL.

Qui vous amène ?

THOMAS.

Pouvez-vous nous le demander ? est-ce que j' n'apportons pas à la masse ? J' serions les seuls dans ce faubourg.

SANS-QUARTIER.

Il y a tant de monde en bas, que nous sommes montés sans cérémonie.

DORVAL.

Mais, mon cher Thomas, tu n'es pas à ton aise.

THOMAS.

Vous croyez ?

AIR: *Vous craignez que je ne m'ennuye.* (de M. Guillaume).

Maintenant j'nons plus rien qui nous gêne,
J'nons qu'un' bonne femme et dix enfans.
Et quand j' pens' que j' somm' dans la peine,
J'dis l'onzièm' trot'ra dans queuqu'temps,
Puisque d'tous côtés j'entends dire
Par des calculateurs fameux,
Q'sur la quantité z'on se retire,
J'prédis, qu'un jour j's'rai bien heureux.

DORVAL.

Pour m'apporter cette somme, tu as été obligé de faire des sacrifices ?

THOMAS.

Oh ! c'est de si bon cœur.

DORVAL.

Ta femme éprouve peut-être des privations ? ...

THOMAS.

Des privations ? ... Ah ! d' puis queuqu'temps elle y est accoutumée, et elle souffrira moins d'cell'-là que d' ben d'autres ; pendant trois mois qu'ell' n' pouvait pas parler ! Aussi elle m'a dit tout de suite, tiens not' homme on va faire la fête de not' bon Roi, nous aussi, nous l'aimons ! Et j' voulons en être. J' n'avons pas d'argent, ça c'est vrai, mais c' n'est pas un deshonneur, y a tant d'honnêtes gens qui en sont réduits-là. C'est que vois-tu j' mourrois d' chagrin, si c' beau jour s' passoit sans not' participation, par ainsi va-t-en ben vite porter....

(L'acteur doit faire sentir qu'il a été porté ses effets en gage.)

DORVAL.

Achève ? ...

THOMAS, *embarrassé.*

Eh ! bien oui, portes... c' t'argent-là à M. Dorval. Ah ! nous frons tous de même j' vous en avertis.

(Il donne de l'argent à Dorval, tous les ouvriers font de même.)

DORVAL.

Braves gens ! et l'on a pu se tromper un instant sur vos véritables sentimens !

THOMAS.

Ceux-là qui criaient tant, n' nous valions peut-être pas !
Quand j' sommes débarbouillés, j' sommes des hommes

tout comme d'autres , et j' dis qui sont bons là. Nous ne sommes pas si diables que sommes noirs , mais il y en a beaucoup qui sont pas si noirs qui sont diables , qui tournont , qui r'tournont , qui bouleversont tout ; et qui sitôt qu'il y a quelque chose en l'air , crac y s' boutont en arrière , et y nous mettont en avant , et allez donc.

L'OFFICIER.

Cet homme , il parloit franchement , et ses sentimens pour son souverain , ils n'avoient pas l'air d'être de commandement.

DORVAL.

Vous , mon brave , les mêmes motifs vous amènent , sans doute ?

SANS-QUARTIER.

Je vous apporte quinze jours de solde , et c'est l'argent que j'aurai le mieux employé depuis que je suis militaire.

DORVAL.

Vous aimez donc bien le Roi ?

SANS-QUARTIER.

Plus que ma vie , et je la donnerois cent fois pour lui.

AIR : *Mon galoubet.*

Un vrai Français ,
Pour son prince et pour sa patrie ,
Devant la mort ne recule jamais.
Que leur voix parle , il l'entend et s'écrie ,
Je suis tout prêt : ainsi se sacrifie
Un vrai Français.

DORVAL,

Vous êtes un brave !

SANS-QUARTIER.

Je n'ai jamais pu être que ça , et je ne m'en repends pas.

DORVAL.

Vous avez , sans doute , éprouvé les bienfaits de ce bon Roi ?

SANS-QUARTIER.

J'n'avois pas besoin de ça pour l'aimer.

DORVAL.

Apprenez-moi donc ?...

SANS-QUARTIER.

J' vois bien qu' vous n' me reconnoissez pas. Rappelez-vous le jour où ce bon Roi , est venu en personne à notre Paroisse , apporter au Curé , la grâce d'un jeune homme , auquel une imprudence alloit devenir si funeste ! Eh bien ! c'étoit mon frère , jugez avec quel plai-

Et sir je le pressai sur mon cœur ! Et combien j'admirai de vœux au ciel, pour celui, qui bien moins le méritait que le père de ses sujets, venoit de conserver, sans tache, l'homme d'une famille, qui versa vingt fois son sang pour la patrie, et qu'une étourderie alloit flétrir à jamais.

DORVAL.

Quelle preuve de son amour !

THOMAS.

Ah ! comme j'lon ben vu tout à notre aise ce jour là ! comme les cris de Vive le Roi ! r'tentissoient de toutes parts, comme il avoit l'air content de l'accueil qu'on lui faisoit dans tout l'faubourg ! En voyant couler nos larmes, y n'pouvoit r'tenir les siennes ; j'lon vu pleurer, et c'nétoit pas pour rire.

LOUISE, (à la fenètre.)

Mon frère descend de cheval.

MAD. LEBLANC.

Ah ! que Gabrielle sera contente !

DORVAL.

Que de bonheur à la fois !

THOMAS.

Ah ça ! j'vous quittons et j'allons nous préparer pour la fête.

(Reprise du chœur.)

Livrons nous à l'allégresse, etc.

(Ils sortent.)

S C È N E V.

DORVAL, HENRI, L'OFFICIER, Madame
LEBLANC, LOUISE.

HENRI.

Mon père !...

DORVAL.

Mon cher fils !

HENRI.

Nous voila donc réunis !

DORVAL.

Comment es-tu donc venu ?

HENRI.

A franc étrier.

MAD. LEBLANC.

Que tu dois être fatigué !

HENRI.

Fatigué ? on ne l'est jamais quand on vient de porter de bonnes nouvelles.

DORVAL.

Mais dis-moi donc ce que tu es devenu depuis le vingt mars ?

HENRI.

Ah ! mon père ! quelle époque me rappelez-vous là !

DORVAL.

Parle, où étois-tu ? que faisais-tu ?

HENRI.

Écoutez.

AIR : *Mon père avait terni sa gloire, (de l'arbre de Vincennes.)*

De l'aigle , longtemps indomptable ,
Chacun oublioit les fureurs ;
D'une paix qu'on croyoit durable ,
Nous goutions déjà les douceurs.
Tous avec franchise !
Les bons français étaient unis ;
A leur prince ils étoient soumis ,
Et n'avoient plus qu'une devise ,
Tout pour l'honneur , tout pour Louis.

Mais à peine dix mois s'achèvent ,
Que les auteurs de tous nos maux ,
En un seul instant nous enlèvent
Et le bonheur et le repos.
Trahison , surprise ,
Entraînent des sujets soumis ,
Ce bon Roi part , je le suivis ,
Puisque j'avois pris pour devise ,
Tout pour l'honneur , tout pour Loui

Le Dieu qui calme la tempête ,
Nous rend ce fils du bon Henri !
En tous lieux le peuple s'apprête
A fêter ce prince chéri !
C'est avec franchise ,
Qu'on le rappeloit à grands cris.
Nous le ramenons à Paris ,
Où chacun avoit pour devise ,
Tout pour l'honneur , tout pour Louis.

DORVAL.

Tu as accompagné le Roi à Gand ?

HENRI.

Partout, mon père.

DORVAL.

Ah ! je te pardonne de bon cœur l'inquiétude que tu m'as causée. Mais pourquoi n'es-tu pas arrivé plutôt ?

HENRI.

J'avois à peine mis pied à terre que je reçus du Roi une mission qui ne souffroit aucun retard.

AIR : *Des filles à marier.*

De bons français à notre Roi fidèles,
Enduroient des tourmens affreux ;
Ah ! dans ce jour, que n'avois-je des ailes,
Pour voler plus vite auprès d'eux !
En portant l'ordre qui calmoit leurs peines
D'un retard je craignois l'effet.
Des malheureux lorsqu'on brise les chaînes,
Les briser vite est encor un bienfait.

bis.

} *bis.*

J'aurois plutôt crevé vingt chevaux, et moi avec eux, que de les faire attendre un seul instant.

DORVAL.

Cette nouvelle a sans doute produit une grande sensation ?

HENRI.

Ah ! je vous en répons, partout les figures s'épanouissoient et respiroient la joie et le bonheur ! Partout on voyoit des préparatifs de fêtes ! Partout un empressement, une activité !... Les jeunes, les vieux, les femmes, les enfans, c'étoit à qui crierait le plus fort, Vive le Roi ! C'est un spectacle qui fait plaisir à voir, un enthousiasme que je ne puis vous rendre !

DORVAL.

Cela ne m'étonne pas.

L'OFFICIER.

Il paroît que tous les Français, ils disoient la même chose.

HENRI.

Mon père, vous vous disposez donc à célébrer la fête du Roi? tous les habitans de ce faubourg, sont rassemblés à la barrière. Vous, mes sœurs, vous avez sans doute songé aux bouquets, aux guirlandes, aux chansons, à la musique. Livrons-nous à la joie qu'inspire un si beau jour!

MAD. LEBLANC.

Nous nous sommes toutes mises à l'ouvrage.

DORVAL.

Dites plutôt au plaisir.

HENRI.

Mais, mon père, où est donc Gabrielle?

DORVAL.

Elle est chez ma mère.

HENRI.

Que je suis impatient de la voir!

DORVAL.

Allons, mes amis, partons. Toi, Henri, va rejoindre Gabrielle, et puisque je te retrouve fidèle à l'honneur et à ton Roi, tu épouseras ce soir ta cousine.

HENRY.

AIR: *Vaudeville de deux lions.*

Ce projet m'enchanté !
Tout comble aujourd'hui mes vœux ;
Selon mon attente,
Enfin je vais être heureux !

DORVAL.

Quel plaisir s'apprête !
Tout présente un doux aspect.

L'OFFICIER.

Pour moi, qu'elle fête !.....
Je vais manger un bifteck.

Ensemble.

Ce projet m'enchanté, etc.

(*Ils sortent.*)

CHANGEMENT A VUE.

Le Théâtre représente les environs de la barrière du Trône, au fond est une Maison d'Education avec un transparent, sur lequel on lit ces mots : *Je souffrois, tu souffrois, je jouis, tu jouis; je vivrai, tu vivras.* A la gauche et à la droite deux autres maisons, avec ces devises : *Vivent le Roi, ma femme et moi! Vive le Roi, vivent les petits enfans qui pensent comme leurs papas et leurs mamans.* Toutes les maisons sont illuminées, et au changement, les ouvriers sont encore sur les échelles. Les habitants attachent aux maisons, des guirlandes et des drapeaux blancs. Félix et Victor, jouent aux petits palets devant un cabaret, qui se trouve à la gauche du spectateur; Sans-Quartier les regarde.—Tableau.—

S C È N E V I.

VICTOR, FÉLIX, SANS-QUARTIER, PEUPLE.

VICTOR.

AIR: *Savez vous l'astrologie*

C'est moi qui gagne, je pense.....

FÉLIX.

Non, c'est moi,

VICTOR

C'est moi, c'est moi, etc.

Je gagne de plus d'un doigt.

FÉLIX.

C'est moi, j'en ai l'assurance ;

VICTOR.

Non, c'est moi,

FÉLIX.

C'est moi, c'est moi,

(Ensemble.)

Tu n'es pas de bonne foi.

(bis)

VICTOR.

Tenez, M. Sans-Quartier, jugez nous cette affaire là.

SANS-QUARTIER.

C'est celui-ci qui gâgne.

FÉLIX.

Vois-tu, entêté?

VICTOR.

Eh! bien, je ne veux plus jouer.

FÉLIX.

Non? Falloit donc le dire.

SANS-QUARTIER, (*ramassant l'argent.*)
Ah! vous ne voulez plus jouer!... (*Il va droit au cabaret*) Nous allons boire. La fille, du vin?

S C È N E V I I.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Messieurs, vous allez être servis.

VICTOR.

Elle est ma foi gentille!

SANS-QUARTIER.

Voyez-vous, le petit luron?

VICTOR.

Et je veux lui en donner des preuves. (*Il l'embrasse,*
Thérèse rentre chercher du vin.)

SANS-QUARTIER.

Comme il y va!

VICTOR.

AIR : *Frère Jean.*

A notre âge sans rien craindre,
On fait tout pour réussir.
L'un marche au but pour l'atteindre,
Et moi je veux y courir.
Réfléchir,
C'est mourir ;
Moi je nargue la tristesse,
Et crois que de la jeunesse
Le vrai but est le plaisir.

FÉLIX.

Ah! ça, M. Sans-Quartier, vous disiez donc....

SANS-QUARTIER.

Je disois qu'un soldat doit obéissance à ses chefs,
et fidélité à son Prince.

VICTOR.

Tu vois bien que j'avois raison.

FÉLIX.

Que tu es obstiné! Non, tu n'avois pas raison. Ce
n'est pas cela que tu disois hier au corps-de-garde, et
si je le répétois....

VICTOR.

Fais ce que tu voudras, je t'ai dit ce que je pensois.

FÉLIX.

Sais-tu que tu prends un ton....

VICTOR.

Te déplaît-il? tu n'as qu'à dire..

SANS-QUARTIER.

Allons, mes amis, la paix, la paix.

FÉLIX.

Voyez la mauvaise tête!

VICTOR.

C'est que j'ai six années de service, vois-tu?

FÉLIX.

Moi, j'en ai sept.

SANS-QUARTIER.

Diab! vous devez vous être trouvés à plus d'une affaire.

FÉLIX.

Oui, et je ne suis pas embarrassé quand l'occasion se présente.

VICTOR.

Sois tranquille, je ne boude pas non plus.

SANS-QUARTIER.

Je vous crois sur parole; mais convenez que ça cause un certain je ne sais quoi...

FÉLIX.

Ah! la première fois, mais ensuite...

VICTOR.

Il a raison, il n'y a que la première fois qui coûte.

AIR: *Sur moi, je veux que l'on se fie. (Des petits Braconniers)*

On s' sent d'abord l'âme tremblante,
Mais on n' tard' pas à s'rassurer;
Alors, bon soir à l'épouvante,
D'tous mauvais pas on sait s' tirer.
Quand on connoit les loix d' la guerre,
On n' s'effarouch' plus pour si peu.

FÉLIX.

Pour s'tirer dign'ment d'une affaire,
Il n'est tel que d'avoir vu l' feu.

SANS-QUARTIER.

Je suis du nombre de ceux qui ne trembleroient pas devant l'ennemi, quand ils seroient cent-mille! et c'est tout simple, je suis Français. Mais devant un camarade, un compatriote, je sens mon courage qui bat en retraite. C'est égal, si vous vous battez, je veux être témoin d'affaire, à condition qu'elle se videra le verre à la main.

VICTOR.

Allons, tout de suite.

SANS-QUARTIER.

Oui, tout de suite du vin.

THÉRÈSE, *apportant du vin.*

Vous, messieurs, qui allez souvent dans les beaux quartiers de Paris, dites-moi donc ce qu'il y a de nouveau?

FÉLIX.

De nouveau?

AIR : *On voit toujours la même chose.*

Le sot y vante son esprit,
Pour réussir, chacun cabale;
Le ridicule est en crédit,
Paul doit le luxe qu'il étale,
Les enfans ne sont plus soumis,
Les vieillards sont d'humeur morose,
Les femmes trompent leur maris.....

THERÈSE.

Ah! c'est toujours la même chose.

FÉLIX.

Monsieur Sans - Quartier, chantez-nous donc une petite chanson.

SANS-QUARTIER.

Je le veux bien, si cette belle enfant veut faire chorus avec nous.

VICTOR.

Pourquoi pas ?

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Avec décenc' lorsqu'ici l'on s'égayé,
Ne craignez rien, la belle enfant.

FÉLIX.

Penses-tu donc, mon cher, qu'elle s'effraye ?....

THERÈSE.

Je n' vois rien en vous d'effrayant ;
Apprenez donc, n'y a pas là d' grands mystères,
Que j'ai plus d'un' fois, entre nous,
Chanté, Messieurs, avec des militaires
Qu'étoient d'aut' s' hommes que vous.

SANS-QUARTIER.

Avant de chanter, nous allons boire à ta santé mon petit chou, puis à la nôtre, et ensuite à celle de toutes les jolies femmes.

VICTOR.

Allons, il n' veut pas s'arrêter.

THERÈSE

La chanson, M. Sans-Quartier.

FÉLIX.

Il paroît que vous êtes pressée la belle enfant ?

SANS-QUARTIER.

S'il est ainsi, me voilà prêt. Mais il faut boire je vous en avertis ; ça c'est le choc des verres qui doit nous servir d'accompagnement ; Allons, mes enfans.

AIR : *Sans le vin point de vrai bonheur* (de Lant..

Tic, tic, toc, d'un soldat français,
Honneur, franchise,
Est la devise,
Tic, tic, toc, dans les cœurs français
Qu'elle soit gravée à jamais.
J'aime que Bacchus et l'Amour
Viennent charmer ma vie ;
Je les accueille tour-à-tour,
Et près d'eux je m'écrie :

(*Ensemble.*)

Tic, tic, toc, d'un soldat français, etc.

Toujour guidé par la valeur,
Le français, on peut n'en croire,
S'il ne peut vivre avec honneur,
Sait mourir avec gloire.

(*Ensemble.*)

Tic, tic, toc d'un soldat français, etc.

Nous avons pour guérir nos maux,
Un Roi plein de clémence !
C'est qu'il fait pour notre repos,
Avec chaque puissance,

(*Ensemble.*)

Tic, tic, toc, d'un soldat français,
Honneur, franchise,
Est la devise,

Tic, tic, toc, dans les cœurs français,
Qu'elle soit gravée à jamais.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, TOURNANT, PEUPLE *traversant le Théâtre en portant le buste du Roi en triomphe, orné de fleurs de lis et de drapeaux blancs. (Il chante le Chœur suivant.)*

CHOEUR.

AIR : *Allons, allons chasser.* (de la Vénus hottentote.)

Bon, bon, vive un Bourbon !
Par lui la France,
R'nait à l'espérance.
Bon, bon, vive un Bourbon !
Il f'ra la paix
Et le bonheur des Français !

(*On le répète deux fois.*)

SANS-QUARTIER, *arrêtant M. Tournant.*

M. Tournant ! M. Tournant !....

TOURNANT, *une branche de lis à son côté.*

Ah ! mon Dieu que cette fête là me donne de peine ! elle me fera tourner la tête.

SANS-QUARTIER.

Vous tournez donc toujours ?

TOURNANT.

C'est mon état. Mais croiriez-vous que pendant trois mois je n'ai pas vendu vingt douzaines de chaises !

VICTOR.

Je le crois bien, la France étoit levée en masse.

SANS-QUARTIER.

M. Tournant, vous avez une branche de votre commerce un peu avanturée.

TOURNANT.

Bah ! laquelle donc ?

SANS-QUARTIER.

Parbleu, les jambes de bois.

TOURNANT.

C'est vrai. Mais j'en ai fait trop long-temps, et d'ailleurs j'en suis bien dédommagé, j'ai déjà tourné les deux jambes de la statue de la paix.

SANS-QUARTIER.

Tâchez donc qu'elle soit solide cette fois-ci.

TOURNANT.

Soyez tranquille, vous la verrez sur un bon pied.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

SANS-QUARTIER.

Ah ! ah ! j'entends de la musique, la fête ne tardera pas à commencer.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, HENRI, L'OFFICIER,
THOMAS, GABRIELLE, Mad. LEBLANC,
JULIETTE, BABET, PEUPLE.

CHOEUR.

AIR. *En revenant du village.*

Plus de guerr' plus de souffrance,
Les jeux, les ris,

D'chez nous n' s'ront plus bannis.
D' vivre en paix, j'ons l'assurance,
Louis
Est à Paris.

SANS-QUARTIER.

Oui, mes amis, il y est, et cette fois-ci c'est pour long-temps.

GABRIELLE, à Henri.

Ah! mon cousin que tu arrives à propos!

TOURNANT *apercevant Henri.*

Ah! bonjour mon ami, je suis enchanté de vous voir (*à part*); quand je dis enchanté, ce n'est pas le mot, car, adieu mon mariage avec Gabrielle.

HENRI.

Mes amis, vous étiez à vous amuser, nous ne venons pas troubler vos plaisirs, nous venons au contraire les partager.

THOMAS.

Puisque c'est comme ça nous allons continuer.

(*On forme des danses.*)

CHOEUR.

Plus de guerr', plus de souffrance : etc.

THERÈSE.

D'puis longtemps sur cett' surface,
Frélons maudits,
Vous dévoriez nos Lis.
Mais v'la vot' saison qui s' passe,
Maintenant vous êtes pris.

CHOEUR.

Plus de guerr', plus de souffrance, etc.

C'est vraiment d'un bon augure, !
Pour ces fleurs que j'aimons,
Que j' chérissons ;
Ell's n' craindront plus vot' piquère,
Et longtemps j' répét'rons....

CHOEUR.

Plus de guerr', plus de souffrance . etc.

Pour qu' ces fleurs trop délaissées
R'prenn't dans ce pays
Leur vigueur, m'est avis,
D'éloigner d'ell's queuqu'pensées,
Et surtout les soucis.

CHOEUR.

Plus de guerr', plus de souffrance,
Les jeux, les ris.
D'chez nous n' s'ront plus bannis ;
D'vivre en paix j'ons l'assurance ,
Louis
Est à Paris.

UN OUVRIER.

V'là le Roi qui passe dans la Grande rue du Faubourg.

Le Roi?

TOUS.

(Ils sortent en désordre.)

S C È N E X.

TOURNANT, L'OFFICIER.

TOURNANT.

Voilà une visite qui nous fera honneur.

L'OFFICIER.

Eh ! bien ? Vous ne allez pas comme les autres.....

TOURNANT.

Non , parce que voyez vous je crains la foule et je suis sûr qu'elle est considérable. (Il regarde dans la coulisse.)
Mais nous allons savoir comment il aura été accueilli.

(On entend les cris de vive le Roi.)

L'OFFICIER.

Entendez-vous ?

TOURNANT.

Ils reviennent de ce côté.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, HENRI, THOMAS,
SANS-QUARTIER, VICTOR, FÉLIX, MA-
DAME LEBLANC, GABRIELLE, LOUISE, JU-
LIETTE, THÉRÈSE, BABET, PEUPLE.

CHŒUR.

AIR: *Vive not' Seigneur.*

Ah ! pour nous quel heureux moment !
Le Roi , par sa présence ,
De l'avenir le plus brillant
Nous donne l'espérance ;
Ah ! dans ce jour !
De notre amour ,
Il a r'çu l'assurance ,
Ses bienfaits.
Mérit'nt à jamais
Notre reconnaissance
Qu'un refrain ,
Eloigne en c' moment le chagrin.
A l'approche d' not' souverain ;
Qu' n'os cœurs se livrent tous à l'allégresse,
Et le sien prendra part à notre ivresse
Viv' not' bon Roi ,
C'est notre loi. } *bis.*

DORVAL,

Tous nos vœux sont comblés ! Nous avons vu le Roi.
Mon cher Tournant, pourquoi n'êtes vous pas venu
avec nous ?

TOURNANT.

C'est que je vais doucement, voyez-vous, et ces voi-
tures vont si vite....

DORVAL.

Quelle est votre erreur ! elles allaient au pas.

THOMAS.

Et je m'sommes approché assez près pour lui dire :
« N'est-il pas vrai, Sire, qu'vous n'avez pas cru tout l'mal
qu'on vous a dit d'nous !..... queuqu'méchans n'sont pas
l'faubourg tout entier. »

SANS-QUARTIER.

Voilà sa réponse. « Non mes enfans , je ne l'ai pas cru et vous voyez avec quelle confiance je viens parmi vous. » C'est qu'on peut le croire lui.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.* (de M. Guillaume)

Quand Louis donne sa parole ,
Sachez que l'on peut y compter ;
Un tel garant n'est pas frivole ,
Et c'est un crime d'en douter :
En vain de la terre on exile ,
Les vertus et la bonne foi ,
Leur dernier , leur plus sûr asile
Est le cœur de notre bon Roi.

DORVAL.

Par notre hommage , il doit être convaincu que l'excès de nos maux n'ôte rien à la sincérité de notre amour pour sa personne.

TOURNANT.

J'espère , mes amis , que cette journée nous venge glorieusement des bruits injurieux qu'on a répandus sur notre compte.

HENRI.

Ah ! mon père ! Vous ne pouvez nous unir sous de plus heureux auspices.

DORVAL.

Et je donne de bon cœur mon consentement à votre mariage.

TOURNANT.

Ah ! il paraît bien décidé que je n'épouserai pas Gabrielle ? J'ai assez de fortune pour vivre seul , je me retire du commerce et je ne tourne plus.

LOUISE.

Mais , mon père , vous nous aviez promis des couplets.

JULIETTE.

Vous aussi M. Tournant.

TOURNANT.

Oui , oui , je les ferai..... (à part) Je les ferai faire.

DORVAL.

Voici les miens. Allons, mes amis, chorus.

(*Il les distribue et l'on forme des quadrilles.*)

AIR : *Flon, flon flon, lariradondaine.*

Vous r'voyez Henri quatre
Français plus de chagrin,
D'plaisir vot' cœur doit battre,
Car c'est un souverain.
Bon, bon, bon lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondai.

THOMAS

Lorsque l'on veut en France,
Citer l'meilleur des Rois,
Pour l'esprit, la clémence,
Ah ! sur lui, n'y a qu'un' voix.
Bon, bon, bon, larira dondaine,
Gai, gai, gai, lariradondai.

GABRIELLE.

Moi qui vois bien les choses,
J'crois qu' les vœux de Louis.
Sont qu'on n' cueille plus qu' des roses
Sous l'empire des lis.
Bon, bon, bon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, laridondai.

SANS-QUARTIER.

Si queuqu'temps de souffrance,
Désolèr'nt nos cantons,
Ils r'naissent à l'espérance,
A l'aspect des Bourbons.
Bon, bon, bon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondai.

MAD. LEBLANC, (*au Public.*)

Messieurs, de cette fête,
Le cœur fit tous les frais,
Pour qu'elle soit complete,
Dites de nos couplets,
Bon, bon, bon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondai.

FIN.